

1957 – dernier été à Saigon



Par René Nguyễn Dương Liên JR 62

Il est 5 heures de l'aube du jeudi 11 juin 2009 et comme à chaque aube de ces doux matins de la fin d'un printemps romain qui commençait à prendre plutôt des allures de mi-août, à cause de récentes vagues de chaleur insolite, mes rossignols viennent chanter en mon jardin. Mon âme s'ouvre à leurs chants.

En cette aube, devant mon ordinateur, je visionne sur You Tube, le film *Les aventures de Tom Sawyer* de l'an 1938, que les nostalgiques d'un cinéma du passé pourront visionner dans sa totalité, en 10 parties à partir du premier lien :

<http://www.youtube.com/watch?v=GnIZB1BWIEs&feature=Playlist&p=D289B27739B1A60E&index=0&playnext=1>

En 1954, quand j'avais 11 ans, avant de descendre à Saigon, j'avais vu ce film au cinéma Đại-Nam de Hà Nội, un cinéma qui se trouvait au sud de Hà Nội, rue Duy Tân (rue de Huế, Phố Huế actuellement), rue qui était la continuation vers le sud du boulevard Đồng Khánh où je vivais, au numéro 52 bis, tout juste au carrefour-même de la rue Hàm-Long d'où à quelques centaines de mètres en direction des rues Bà Triệu.(ex-Gia-Long) et Trần Hưng Đạo (ex-Gambetta), au numéro 57, se trouve l'Ambassade de France où trouvèrent la mort 6 personnes dont le Délégué général Pierre Susini, lors du bombardement américain sur Hà-Nội le 11 octobre 1972. Le quartier où se trouvait ce cinéma Đại-Nam était un quartier plutôt populaire. Le film *Les aventures de Tom Sawyer* de 1938 fut réalisé par le grand producteur américain David Selznick qui produira un an après, en 1939 le grand fresque cinématographique *Autant en emporte le vent*.

En cette aube, je commence à rédiger cet écrit autobiographique qui me ramène à plus d'un demi-siècle en arrière mais en ma mémoire, passé et présent s'entremêlent continuellement car je ne puis penser à mon adolescence sans penser à celle actuelle de mes 2 enfants Linda Hoàng-Mai (19 ans), en instance de passer le bac mathélem italien à la fin de ce mois-ci et André Quynh (15 ans). Mon adolescence, leur adolescence : mais qu'y-a-t-il donc de si différent ?

Tout, peut-être, car cette différence fondamentale existe et réside totalement dans l'ordinateur, me semble-t-il, qui est devenu réellement le maître de leurs vies émotionnelles aux connotations virtuelles. Beaucoup d'adolescents de par le monde sont absorbés par l'ordinateur (et notre Viêt-Nam n'y échappe pas, jusqu'aux couches les plus populaires) de telle façon que j'ai même pu entendre de la bouche de quelques jeunes Vietnamiens la belle expression *Thế Hệ A công* (la génération @). Cependant ma génération a eu une adolescence plus simple qui consistait en des joies, des plaisirs plus humains et non virtuels comme ces jeux sur ordinateur qui absorbent les âmes de nos enfants, provoquant parfois des ravages mentaux.

Ainsi le film *Les aventures de Tom Sawyer* (1938), vu à Hà Nội dans mes 11 ans, en y repensant, m'avait fortement influencé. Comme Tom Sawyer, j'aimais la liberté, liberté de sortir, de créer, d'avoir un contact avec la nature, avec les êtres vivants puisque nous ne possédions ni téléviseurs ni ordinateurs. Né à Huế en 1943, je n'avais vécu que 3 ans et demi à Saigon mais presque 8 ans à Hà Nội. Je connais bien ces 2 villes qui à l'époque ne possédaient pas l'horrible trafic polluant de voitures et de vélomoteurs comme en ces temps-ci.

La population de Hà Nội en 1953 était au nombre de 274.000 habitants (dont 17.400 étrangers) et Saigon en 1951 comptait 1 million 600 mille habitants alors qu'actuellement Hà Nội et Saigon frôlent respectivement parait-il 4 et 6 millions d'habitants. Autour du lac Halais (nom d'un ancien maire français de Hà Nội, mais actuellement et depuis toujours Hồ Thiên Quang), quand j'y vivais en 47-48 et quand j'y allais me baigner dans mes 11 ans, il me semblait y trouver très peu de personnes qui s'y promenaient.

En tout cas, comme pour Tom Sawyer, j'avais mon Mississippi qui était le Hà Nội d'avant et le Saigon d'après 1954 et mon Huckleberry Finn avait pour nom Trần Văn Sở. Évidemment, à Hà Nội, j'avais mes camarades de classe que je retrouvais à l'école primaire, annexe du lycée Albert Sarraut, située au boulevard Rollandes (actuellement Hai Bà Trưng), mais en 1954, dans mes 11 ans, mon meilleur ami était Trần Văn Sở le fils de notre

cuisinière et bonne U-Xuân. Avait elle jamais été mariée, était elle veuve, je ne l' ai jamais su. U Xuân malgré ses origines campagnardes à peine arrivée en la grande ville qu'était ce Hà Nội d' antan, semblait comblée de bonheur pour avoir trouvé ce travail chez nous et elle était toujours aimable, serviable et souriante. Elle allait vers sa quarantaine et Son unique fils, mon ami d'enfance Trần Văn Sở avait à peine 2 ans de plus que moi.

U Xuân avait les dents laquées et les cheveux enturbannés dans un boudin de tissu noir enroulé sur sa tête, ce qui lui donnait cependant un aspect un tantinet noble pour une femme chaussée de guốc, petits sabots plats vietnamiens et habillée à la campagnarde, avec chemise brune et pantalon noir, un équivalent tonkinois du *aó bà-ba* de la campagnarde cochinchinoise . De temps en temps, elle se permettait une chique de bétel à laquelle j'assistais intéressé, l' aidant à peler les noix d' arec qui se trouvaient dans la petite boîte qu' elle conservait avec amour. Pour Soigner ses cheveux, étant d'origine campagnarde, U Xuân me demandait de lui offrir de temps en temps mon urine que je vidais bien volontiers dans un bol, loin de sa vue.

Très curieux, je la voyais assise accroupie à manière autochtone devant une cuvette se laver ses beaux longs cheveux, les rinçant avec ma propre urine de très jeune puceau de 11 ans comme une lotion magique. Sans aucun doute, ces campagnardes vietnamiennes connaissaient empiriquement les meilleurs procédés pour tenir en bonne santé leurs chevelures couleur de jais qui faisaient mourir d' amour certains petits colons comme l'exprimait si bien Joséphine Baker dans sa chanson « *Ma Tonkiki, ma Tonkiki , ma tonkinoise, elle est vive, elle est charmante comme un p'tit z'oiseau qui chante* »

Cela n' empêchait pas qu' avec ces belles chevelures noir-corbeau, Sous ma maison, rue Đồng Khánh qui était pour moi comme un petit théâtre ou cirque dans mes 10 ans, un de ces beaux matins, j' avais vu 2 de ces jeunes et robustes campagnardes tonkinoises qui s' empoignaient par les cheveux et se frappaient insensiblement et sans pitié à coups de *guốc*, les sabots vietnamiens. Sûrement, l'heureux responsable de ce malheureux évènement qui faisait partie du programme quotidien de mon cirque du boulevard Đồng Khánh à Hà Nội ne pouvait être qu' un de leur amant commun, de surcroît volage .

Malgré l'intervention impossible de certaines bonnes âmes pour les séparer, nos 2 jeunes belles femmes du peuple ne lâchaient point prise, telles 2 pitbulls femelles de surcroît aux aspects bien humains puisque fusaient de bien retentissants *đít mẹ mày* (nique ta mère) ! Durant ce spectacle de chevelures de jais qui voltigeaient en toute liberté, inspirant en moi quelque vague sensation d' érotisme enfantin bunuelien (de Luis Bunuel, cinéaste espagnol), j' entrevoyais toutefois quelques hommes qui prenant même goût à ce spectacle grossièrement sensuel, offert en toute gratuité, assis en rigolant sur de très petits tabourets, continuaient à manger bruyamment leurs bons *phở tái* fumants (*phở* avec viande de boeuf à moitié cuite).

Au début de 1954, U Xuân vivait seule dans sa chambre de bonne au 52 bis boulevard Đồng Khánh où nous vivions, au dessus de la pharmacie du Bon Secours qui appartenait à la pharmacienne Madame Tôn Nữ Việt Khâm, mariée au Dr Radiologue Nguyễn Đình Hoàng, originaire de Nam Định. D'un premier mariage, le Dr Hoàng qui était veuf avait 2 filles, Diêm-Lan et Thanh Lan. Phương Mai que nous appelions en famille Na, qui était plus jeune que moi de 3 ans était la fille aînée du second mariage du Dr Hoàng avec Madame Tôn Nữ Việt Khâm et de Hà Nội jusqu' à Saigon, elle était ma Becky Thatcher, la petite amie de Tom Sawyer.

Peu de temps après son installation chez nous, avant la défaite française à Điện Biên Phủ en été 54 puis la division du pays, U Xuân fit venir de la campagne son fils Sở que nous avons accueilli bien volontiers, mes parents , mon jumeau Ernest Văn et moi, nos 3 plus grands frères se trouvant déjà à Paris depuis 1952 pour leurs études universitaires.

Mon père Mr Nguyễn Dương Đôn était devenu depuis 1953 directeur de l' enseignement pour le Viet Nam. Mon frère jumeau Ernest Văn et moi reçurent Trần Văn Sở comme un frère et il devint dès lors un très fidèle compagnon de jeux même dangereux et interdits. Au Têt de 1954, jouant tous les trois avec des pétards, je proposais d' allumer un pétard pour l'enfiler aussitôt dans un petit flacon de verre de *Nhị Thiên Đường*, une essence de menthe qu' employait Souvent notre mère. A peine le puissant pétard glissait dans le flacon qui fonctionnait comme une petite grenade, tous trois devaient s'échapper à temps, rapides comme des lapins pour s' abriter derrière une armoire sur la terrasse, à 2 pas du flacon. Aussitôt nous trouvions-nous derrière le meuble qu'explosait le pétard et tous les fragments de verre du flacon allaient se ficher sur l'armoire. Constatant l'extrême dangerosité de ce jeu que nous inspirait sûrement la guerre d' Indochine, nous préférâmes le jeu de cache-cache hélas toujours avec des pétards, un contre deux, avec le chercheur armé de pétards jusqu' aux dents pour tenter de débusquer à coups de pétards les recherchés, sans aucune pitié, une espèce de *search and destroy* d' avant la lettre, d' où l' on Sortait heureusement vivants mais avec les oreilles qui sonnaient rudement ou avec quelques brûlures.

Et cependant insouciant, nous rigolions de bon coeur de nos jeux interdits et insensés. Pour jouer aux parachutistes, nous nous construisions un petit parachute avec un drap et des cordelettes et pendant que 2 d'entre nous, assis sur un mur haut de plus de 2 mètres déployaient le parachute, le troisième tentait de sauter sur un plancher de carton et de paille, démontrant son extrême courage, sa témérité. L'atterrissage était souvent douloureux mais la joie de l'émulation était énorme. Plus tard, à Saigon, mon Huckleberry-Sở s'engagera comme infirmier dans le corps des parachutistes sud-vietnamiens. Sở était toujours souriant et serviable et m'appelait Niên, au lieu de Liên, dénotant son origine campagnarde.

Il vécut avec sa mère dans la chambre de bonne et avec U-Xuân nous eûmes le privilège de manger une cuisine plus populaire car elle allait faire ses achats au Chợ Hôm, un petit marché de la rue Phố Huế. Dans son menu se trouvait aussi le plat de nhồng tằm (chrysalide de vers à Soie), très riche en protéine que je mangeais avidement avec du riz car cela avait un bon goût de noix, accompagné de đậu, fromage de soja, riche aussi en protéine végétale. Mon jumeau Ernest Văn et moi grandissions bien grâce à ce régime du pays. J'accompagnais Sở et la U Xuân faire les achats dans ce marché Chợ Hôm dont les senteurs typiques d'antan des marchés de Hà Nội surement insupportables pour les narines européennes m'étaient agréables, car c'était l'odeur des jeunes pousses de bambou macérées (măng), des bánh tét frits, du đậu (fromage de Soja), des phở fumants, des étalages de poissons et de la saumure, mélangé aux parfums des plantes aromatiques, des jacinthes et des glaïeuls. C'est avec Sở que nous faisons des randonnées aventureuses vers ce quartier populaire qui contrastait avec le quartier chic européen vers le nord de Hà Nội, vers le Hồ Hoàn Kiếm avec ses beaux et larges boulevards européens et où se trouvait mon école française au boulevard Rollandes actuellement Hai Bà Trưng.



En compagnie de mon ami Sở (pantalon)

Vers le sud de Hà Nội, c'était un tout autre monde, plus animé, plus exotique. Là aussi se trouvait la librairie Bình Minh (Aurore) où tous les trois, nous allions acheter quelques bandes dessinées genre Tintin ou Spirou que nous faisions lire aussi à Sở à qui je présentais et en traduisais les histoires. Il était heureux de trouver en nous deux, Ernest Văn et moi, comme 2 frères acquis en cette capitale paisible du Hà Nội de 1954. Nous allions jouer vers le sud de Hà Nội, autour du petit lac Halais où nous allions pêcher et même y faire quelques baignades. Avec Sở, mon jumeau Ernest Văn et moi, nous fîmes des excursions vers le nord de Hà Nội, pour visiter le jardin botanique, vers les rives du Fleuve rouge, comme trois jeunes boys scouts, portant avec nous des vivres. Hélas vint Điện Biên Phủ en mai 1954 et ce fut la division de la patrie.

Il fallait se replier à Saigon car entretemps, notre père devint ministre de l'éducation nationale du premier gouvernement nationaliste Ngô Đình Diệm. Partant de l'aéroport de Gia Lâm, nous nous envolâmes pour Saigon tous les 4, mes parents, Ernest Văn et moi, ainsi que ma Becki Phương-Mai et ses 2 plus grandes soeurs Diêm-Lan et Thanh-Lan ainsi que son jeune frère Phúc et sa jeune soeur Ly. So et sa mère ne purent nous suivre sur l'avion mais avant notre départ, Sở me promit de nous retrouver à Saigon coûte que coûte. J'étais assez angoissé pour lui, craignant de ne plus le revoir mais le considérant comme un authentique émule vietnamien de Huckleberry Finn, je ne désespérais point de le revoir, bien qu'entre Hà Nội et Saigon, il y avait presque 2.000 kilomètres de côtes marines.

A Saigon, en automne 54, Ernest Văn et moi nous nous trouvions en 7ème avec Madame Bégat ensemble avec beaucoup de camarades hanoïens de l'annexe Rollandes, eux aussi repliés du nord. Nous étudions dans l'après-midi au lycée qui s'appelait encore Chasseloup-Laubat. Je savais que beaucoup de familles nordistes fuyaient par centaine de milliers le régime communiste ainsi dès mon très jeune âge, j'étais déjà bien averti envers ce régime liberticide, ce qui m'a permis plus tard dans ma maturité de savoir tenir mes distances avec tout ce qui existe comme idéologie totalitaire que cela soit communiste ou fasciste.

Après l'été 54, durant la saison des pluies, en un après midi, quand il pleuvait des hallebardes, le policier de garde à la villa m'avertit qu'un jeune garçon m'attendait à l'entrée. J'entrevis Sở qui était complètement mouillé sous une pluie diluvienne et n'avait rien apporté sur lui. Il avait quitté Hà Nội sans sa mère et avait réussi à se trouver une place sur un bateau partant du port de Hải Phòng pour Saigon. J'étais comblé de joie de pouvoir

retrouver mon ancien camarade de jeux de Hà Nội. Un vrai Huckleberry Finn vietnamien qui savait à 13 ans se débrouiller admirablement, librement, affrontant courageusement tant de difficultés pour nous retrouver.

Nous lui trouvâmes un logement dans la villa et il nous raconta les péripéties de son voyage. J'étais émerveillé pour ce fils du menu peuple vietnamien. Dès lors on continua à aller de nouveau ensemble tous les trois, en randonnées à Saigon, allant d'aventure en aventure, dans toute la ville de Saigon surtout vers Tân Định et son marché, sauf Chợ Lớn qui se trouvait trop loin mais qu'en fin de compte nous pûmes visiter, sautant clandestinement en remorque sur certains camions. Sở nous disait que sa mère avait aussi quitté Hà Nội et en effet, peu de temps après mère et fils furent de nouveau réunis sous le même toit chez nous.

A l'angle de la rue Pasteur, nous habitions dans une villa 213 rue Legrand de la Liraye, du nom d'un missionnaire, qui en 1955, à l'avènement de la République du Viet Nam devint rue Phan-Thanh-Giản, du nom d'un ministre de l'Empereur Tự Đức et également premier ambassadeur vietnamien en France. Pendant un certain temps, avant de déménager à Đa kao avec toute sa famille, ma Becky Phương-Mai habitait avec soeurs et frère avec nous dans la villa mais hélas, durant son séjour avec nous, elle fut par 2 fois, l'objet de mes plaisanteries plutôt de mauvais aloi. Sở, Ernest Văn et moi étions intrigués par le bazar Saigon Surprises situé au 59 bis rue Richaud (puis rebaptisée Phan Đình Phùng) qui se trouvait non loin de chez nous, allant vers la rue Garcerie (rebaptisée Duy Tan) et avant d'arriver à la place du Maréchal Joffre que les saigonnais appellent Quảng Trường Con Rùa, place de la tortue. Dans ce bazar, je trouvais un masque de loup-garou et ainsi, en une nuit de pleine lune, organisant un cache-cache dans la villa, faisant le chercheur, je me dissimulais masqué sur un petit mur d'où, à peine arrivait Becky Phương-Mai accompagnée de Son petit frère et de sa petite soeur, je sautais émettant un cri bestial, levant les mains en l'air, aussi horripilant que Michael Jackson dans sa vidéo Thriller... Tous les 3 s'évanouirent presque.

Une autre fois, après avoir été à la chasse d'un de ces gros geckos qui m'importunait la nuit avec son cri lugubre dont ma mère disait que cela ressemblait plutôt à un cri de menace genre *cắt cổ* (coupe-lui la tête !) dans la profondeur de la nuit saigonnaise, voulant le prendre avec un filet, je ne réussis qu'à capturer sa grosse queue noir-verdâtre qui continuait encore à s'agiter. Confectionnant un joli petit paquet avec cette queue qui se tortillait encore, suivi de mes 2 compagnons de jeux interdits, je l'offris avec un sourire angélique à ma pauvre Becky Phương Mai qui était aux anges recevant pour la première fois de sa vie un si gentil présent de son immature soupireur. Hélas, à l'ouverture du paquet, à la vue de l'horrible queue qui se tortillait encore, ma Becky Phương Mai devint pâle et tomba réellement dans les pommes, Soutenue puis mise au lit par sa grande soeur Thanh-Lan. Je voulais lui offrir quelque chose d'inoubliable ...Becky Phương Mai quitta bien vite la villa.

Quand sa famille fut réunie de nouveau à Saigon, tous émigrèrent à Đa Kao, rue Đình Tiên Hoàng, où le Docteur Hoàng et Son épouse reconstruisirent leur vie. Ils y ouvrirent leur cabinet de radiologie et 2 pharmacies. J'allais de temps en temps les visiter et ce fut ainsi que je pus mieux connaître le quartier de Đa Kao. L'affection que Becky Phương Mai nourrissait pour moi risquait fort de devenir haine implacable devant tant de cruauté juvénile. Cependant, plus tard, en grandissant, mes relations avec elle devinrent plus sereines et affectueuses. Nous passâmes nos dernières vacances ensemble à Nha-Trang, à la villa de Bảo Đại, près de l'institut océanographique, en ces vacances d'été de 1957.

De G à D : Ly (sœur de Phuong Mai), Phuong Mai, la cousine Tôn Nu Thi Huong en Solex, René

De Saigon, elle vint nous trouver à Nha-Trang, avec sa grande soeur Thanh-Lan et sa jeune soeur Ly. Nous passions agréablement nos journées à la plage, nous visitâmes la ville et il m'arrivait même d'avoir fait un sauvetage, ramenant héroïquement vers la rive, sous les yeux émerveillés de ma Becky, sa grande soeur Thanh-Lan que je voyais en difficulté, manquant pied et tirée au loin par de fortes vagues. Quand ces dernières vacances d'été à Nha Trang tirèrent à leur fin, avant qu'elle ne prenne l'avion de retour pour Saigon, une après-midi calme, assis seuls tous les deux sur le perron de la villa, Becky Phương Mai et moi nous nous promettâmes de nous revoir à Saigon et nous nous promettâmes ingénument de se saluer de nouveau, elle de l'hublot de l'avion qui survolera l'institut océanographique où se trouvait la villa et moi de la terrasse, agitant un foulard.

Je l'accompagnais au cinéma Casino Dakao, nous nous retrouvions de temps en temps à la piscine du Cercle



sportif saïgonnais où entraînée par le maître Vatin que je revis à Rome, aux jeux olympiques en août 1960, Nguyễn Phương Mai devint une championne de natation. Nageant accoudés sur le rebord de la piscine, tout juste pour essayer, je lui proposais de nous immerger ensemble dans l'eau, par l'échelle, à la profondeur des 3 mètres, d'où, bien loin du monde des grands, j'aurais bien voulu lui donner un baiser chaste, main dans la main mais au dernier moment, moment fatidique, j'avais renoncé, non seulement parce que le souffle me manquait mais aussi et surtout par crainte de perdre mes sens en ces eaux profondes et troubles et achever en noyade ma brève existence saïgonnaise, tant était grande et palpitante mon émotion ! Ô doux et insouciant paradis des amours aquatiques saïgonnaises !

Trois ans après, quand je me trouvais désormais à Rome, en août 1960, après des échanges de courrier où nous nous promettions de nous retrouver de nouveau à Paris, après son bac à Saigon, je l'attendais impatiemment en vain aux jeux olympiques de Rome mais elle ne put y participer. Grande fut ma déception. Mon frère Jean Đôn, de 10 ans mon aîné, rentrant à Saigon en 1961 après ses études de médecine, à ma très grande surprise et désillusion, me devançant, demanda en mariage ma Becky Phương Mai, hélas pour elle trop tôt dans ses 15 ans, l'âge de Juliette, obtenant l'agrément de ses parents. Ainsi s'acheva la petite romance des amours enfantines de Becky Phương Mai et de Tom René Lien qui dès lors résigné s'envola vers d'autres horizons, vers d'autres aventures. Ce ne furent vingt ans après que je pus revoir ma Becky Phương Mai, avant le Têt 1978, à mon retour à Saigon, au mois de janvier. J'avais 35 ans.

Elle était dans sa trentaine et maman de 3 enfants et mon grand frère Jean Đôn médecin-capitaine dans l'armée sud-vietnamienne sortait à peine de camp *cải-tạo* (ré-éducation, un bien vilain terme...) communiste. Pour la 2^{ème} fois, elle dut fuir avec sa propre petite famille, dans des circonstances extrêmement périlleuses puisqu'ils me firent savoir leur décision de quitter le Viêt-Nam comme boat-people. J'étais très préoccupé pour eux surtout pour les enfants en bas âge mais rentrant à Rome, j'avertissai mon frère Michel Hoàng d'Ulm afin de les recevoir en Allemagne.

Ce fut ainsi qu'après une traversée en proie aux ondes du Pacifique, à bord d'un petit rafiot, ils échouèrent par miracle, fin 78 sur l'île de Pulau Bidong, en Malaisie et de là, le professeur Michel Hoàng les aidèrent à venir s'installer à Ulm où ma Becky Phương Mai travailla comme pharmacienne et mon frère aîné comme médecin. Quant à mon Huckleberry So, à peine arrivé à Saigon, après l'été 54, il était fort heureux de trouver un toit chez nous à Saigon.

J'avais failli perdre ce brave compagnon car un matin, curieux comme il était surtout pour le maniement des armes, il avait failli recevoir une balle de fusil dans la tête, en maniant mal le fusil d'un policier de garde. Comme Huck, l'ami de Tom Sawyer, Sở n'étudiait pas car il ne savait ni lire ni écrire. Je me préoccupais pour son éducation et je tentais de lui enseigner à lire et à écrire puisqu'il n'avait pas fréquenté l'école mais avait sûrement travaillé dans les champs, peut-être comme jeune gardien de buffles. Il fallait absolument penser à lui trouver quelqu'institut où il apprendrait un métier plus tard et ce fut ainsi que j'intervins auprès de mon père qui réussit à lui trouver un pensionnat auprès d'un institut catholique à Thủ Đức ensuite à Gò Vấp chez des Salésiens italiens, puisque Sở et U Xuân étaient catholiques.

Tous les dimanches et durant les fêtes, il venait chez nous et on jouait ensemble. Sở, Văn et moi, nous avons souvent passé les fêtes et les vacances ensemble, à Nha Trang, à Đà Lạt où nous allions en chasse avec des frondes et avec ma carabine à air comprimé Diane. A Saigon, durant ces 3 années et demie, plus qu'avec mes camarades de classe, c'était plutôt avec le fils de celle qu'on appelait la domestique que je me suis lié avec beaucoup d'affection. Je me liais avec les gens du peuple, les employés, avec qui j'étais plus heureux car ce furent eux-mêmes qui m'enseignaient ce qu'était la vraie vie avec leurs problèmes quotidiens. J'allais très souvent dans la cuisine pour manger avec Sở, avec U Xuân et les employés, surtout pour manger le *com cháy* (croustilles de riz), pour écouter les histoires de la campagne, les histoires qui couraient dans la ville et surtout les histoires de fantômes.

Les policiers, les gardes du corps et les chauffeurs qui lisaient les journaux m'enseignaient à lire le vietnamien et c'est d'eux que j'ai conservé mes meilleurs souvenirs. Presque chaque soir, surtout durant la saison des pluies, Ernest Văn et moi, nous invitions Sở et le policier qui se complaisait à nous raconter des histoires de fantômes, pour manger ensemble le *chè bột khoai* que nous servait notre vendeuse cochinchinoise attirée qui nous amenait sa marchandise bien fumante sur les 2 paniers et le fléau, avec son foulard à carreaux typique des femmes du sud, autour de la tête.

Ma passion pour les petits projecteurs ciné a débuté dans mes 10 ans à Hà Nội quand je regardais les projections de ciné ambulant dans la rue Đồng Khánh, dans de grandes caisses sur 4 roues avec des ouvertures par où le jeune spectateur visionnait payant l'entrée au modeste propriétaire qui tournait la manivelle du projecteur.

Le bruit tic-tac que faisait le passage de la pellicule avait quelque chose de magique, d' envoûtant . Ô magie des projecteurs ! Ô magie de l' image animée !

Une après midi, Ernest Vãn et moi, avant les cours au lycée, nous allâmes au cinéma Catinat voir le film *Des Teufels General* (Le général du diable, 1955), histoire d' un général d' aviation allemand durant la seconde guerre mondiale , rôle interprété par le grand acteur allemand, Curd Jurgens qui prit ensuite le rôle de l' homme mûr allemand dans le film de Roger Vadim avec Brigitte Bardot, *Et Dieu créa la femme* (1956). Quinze ans plus tard, qui l' aurait cru, de Saigon à Hambourg, mon jumeau Ernest Van eut aussi son moment de gloire, jouant aux côtés de Curd Jurgens, au port de Hambourg-même, pour le film.. *Kaptain Rauhbein auf Saint Pauli*...que vous pourriez visionner sur le lien:

<http://www.veoh.com/browse/videos/category/entertainment/watch/v15456224FzNSnRnr>

Avant de quitter Rome pour Tokyo en 1974, Ernest Vãn eut même à Rome le rôle de protagoniste dans un spaghetti-Kung Fu-western, *Le retour de Shangai Joe*...avec un autre acteur allemand Klaus Kinski, père de Nastassja Kinski, film assez amusant que vous pourrez visionner sur le lien:

<http://www.veoh.com/browse/videos/category/entertainment/watch/v14616651YRt3fFPPr>

Un des films en mon dernier été de 1957 que j' ai vu à Saigon en compagnie de Becky Phương Mai au cinéma Casino Dakao fut *River of no return* avec Robert Mitchum et Marylin Monroe. « Rivière sans retour » pour moi aussi, mon prochain voyage en Italie allait devenir un long fleuve sans retour....

Georgia Moll assise entre sa fille Arianna et ma femme Joséphine Lan



Ainsi tira à sa fin mon dernier été 1957 à Saigon avant mon départ définitif pour Paris et Rome. Je reçus le premier prix de gymnastique avec le professeur Bachet et nous nous préparâmes à partir. En cet été 1957, faisant un détour en ville, je vis un grand assemblément de personnes devant l' opéra de Saigon qui fonctionnait comme siège de l'Assemblée Nationale. Je demandai au chauffeur d'arrêter la voiture et je descendis pour assister à la scène de l' attentat supposé organisé par le caodaïste Trĩnh-Minh-Thĩ, sur le plateau de tournage du film *The Quiet American* (Un Américain bien tranquille) en version noir et blanc, une

adaptation du roman de Graham Greene, sorti en 1958 avec la mise en scène de Joseph Mankiewicz .Georgia Moll , jeune actrice italienne de 20 ans aux traits légèrement orientaux, jouait le rôle de Phương, l' amante vietnamienne du journaliste Fowler, l' alter ego de Graham Greene. Audie Murphy jouait le rôle de l' agent de la CIA, amoureux de Phương et qui sera mystérieusement assassiné. Longtemps après, à Rome, Georgia Moll qui avait beaucoup travaillé dans le cinéma italien et international, m' a honoré de son amitié . Elle joua dans le film *Le mépris* de Jean-Luc Godard (1963, adaptation d' un roman d' Alberto Moravia) avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Fritz Lang et Jack Palance que j' ai eu l' occasion de connaître sur un plateau de tournage romain et qui malgré son aspect de dur du cinéma américain était très jovial et sympathique.



Georgia Moll et Audie Murphy – « Un Américain bien tranquille »

Sur le lien suivant, Georgia Moll, dans le rôle de Francesca, donne la réplique au grand metteur en scène allemand Fritz Lang :

http://www.youtube.com/watch?v=bRW0BZN_iic

Après avoir abandonné l' activité cinématographique, Georgia Moll entreprit une carrière de photographe.

En l' an 2000, elle nous honora de sa présence au baptême de Joséphine Lan et de notre mariage catholique et nous fit le plus beau cadeau, la photo de notre mariage que je transmets ici ainsi qu' une photo prise chez moi, avec la présence d'Arianna, la fille de Giorgia Moll.

Un an après la réalisation du film *The quiet American*, Joseph Mankiewicz réalisera en 1958, *Cléopâtre* avec Elisabeth Taylor, à Rome-même. A Saigon, j' étais déjà fêré de films italiens surtout les films néo-réalistes. Le film *La strada* (1954) de Federico Fellini m' avait beaucoup ému, jusqu' aux larmes . Je pus admirer le talent et la beauté de Silvana Mangano dans le film *Riz amer* mais surtout dans *Anna* (1951)

Ah! si les italiennes sont si fascinantes, si envoûtantes et si mystérieuses comme Silvana Mangano qui me clignotait des yeux depuis le grand écran du cinéma Catinat, alors disons franchement adieu à ma Becky Phương Mai, adieu à mon cher lycée Jean-Jacques Rousseau, adieu Saigon puisque je pars pour toujours , pour continuer mon adolescence sous le soleil envoutant de l' été romain, partant vers d' autres aventures !

Notre mère allemande Sophie Mohr avait vécu presque la moitié de sa vie à Huế, à Hà Nội et à Saigon, en tout 18 ans . Elle voulait retourner en Europe pour être plus près de mes grands frères et de sa famille en Sarre. Hélas, dès son retour en Europe , il ne lui resterait que 4 petites années à vivre. Il m' avait semblé qu' au tout début, mon père démontrait peu d'enthousiasme pour quitter Saigon puisqu' il me semblait être dans cette vie politique saigonnaise, comme un épervier rencontrant des vents favorables (diều hâu gặp gió) . Ainsi notre mère demanda à mon jumeau et moi de convaincre notre père pour un départ en Europe, peut-être comme diplomate .

Ce que je fis bien souvent avec zèle et conviction puisque je commençais à mal vivre ma puberté, ne supportant plus le climat moite de Saigon et rencontrant beaucoup de difficulté pour étudier surtout à cause des moustiques . En fin de compte, mon père, convaincu par nos arguments bien fondés, se résigna à solliciter le président Ngô Đình Diệm pour son départ de Saigon pour une ambassade en Italie.

Mon père à gauche, accompagnant Ngô Đình Diệm

A mon départ de Saigon, Trần-Văn-Sở était triste et désormais résigné car cette fois ci, il était fort probable que mon Huckleberry tonkinois ne pourrait sûrement pas s'approcher des rivages de l' Italie . Avant mon départ, ensemble nous avons planté un petit arbuste de goyavier dans le petit parc de la villa, lui promettant qu' un jour, après mes études, je retournerai à Saigon pour goûter avec lui les fruits sucrés de cet arbre .Entretemps, mon père avait trouvé un autre emploi pour sa mère U Xuân auprès d' un autre membre du gouvernement afin qu' elle puisse assurer ses études et Trần Văn Sở fut la dernière personne que je saluai tristement avant de monter en voiture avec les valises. Peu de jours avant notre départ, mon père offrit un dîner au restaurant Arc-en-ciel de Cholon, où était hôte d' honneur l' ambassadeur italien à Saigon, monsieur Stefenelli. Les très belles serveuses chinoises à la peau délicate de porcelaine et à la chevelure de jais, drapées de cheung-sam rouges bien ajustés me servaient avec une prévenance toute particulière .



Les très belles serveuses chinoises à la peau délicate de porcelaine et à la chevelure de jais, drapées de cheung-sam rouges bien ajustés me servaient avec une prévenance toute particulière .

Silencieux durant toute la soirée, parmi des adultes importants, je sentais leur parfum oriental, quand elles me servaient, doucement penchées au dessus des épaules bien bâties du garçon désormais grand de 15 ans que j' , l' âge de Roméo, provoquant dans le plus profond de mon âme un doute, une dernière et ultime hésitation :

Devrais je rester à Saigon-Cholon avec mes Chinoises serveuses en cheung-sam rouges ou m' envoler définitivement à Rome chez mes italiennes repiqueuses de riz en hot-pants à la Silvana Mangano ? Hélas, Alea jacta est, il n' y a plus de place pour le doute puisque l' ambassadeur italien avec un sourire de tentateur, me tendait une grande boîte de marrons glacées nous souhaitant bon voyage, en disant à Ernest Van et moi : « Mes garçons, n' avez-vous jamais goûté des marrons glacés ? C' est excellent ! Prenez-les et goûtez-les durant votre voyage ! » Ainsi donc nous nous envolâmes pour le pays de Jules César et le Colisée nous attendait ! Comme nous n' avions jamais goûté de marrons glacés et qu'ils étaient délicieux, comme pour les cerises, l' un tire l' autre, Ernest Văn et moi on termina en fin de compte toute la grosse boîte dans l' avion, un Super Constellation d' Air France en direction de Paris.

Durant tout le vol, repus comme 2 bêtes, après le repas servi cette fois-ci par d'élégantes et blondes hôtes de l'air françaises, accompagné d'un dessert constitué exclusivement de marrons glacés, tous les 2 jumeaux avaient dormi bien profondément, mais notre mère et nos voisins de siège avaient du souffrir et supporter toute la puanteur et le bruit indésirable de nos pets, qui s'alternaient en concurrence redoublée, puisque nous étions jumeaux, comme il nous le fut rapporté par notre mère - même, grandement scandalisée à la descente d'avion. Ernest Van et moi, nous inaugurons un type particulier d'attentat aérien avec météorisme (accumulation de gaz dans l'intestin).

Avant de repartir pour Paris, mettant pied pour la première fois en Italie, nous fîmes escale à Ciampino, l'aéroport de Rome d'alors situé sur la via Appia et ce fut là que j'ai mangé mon premier plat de spaghetti à la sauce bolognaise. Mon père a pu recevoir à Rome le mardi 8 juillet 1958 l'ambassadeur Stefanelli en congé en Italie et j'ignore si ce dernier a demandé à mon père si notre maman avait fait un bon voyage en compagnie des 2 jumeaux de l'Annam, en passe de détrôner en fait de plaisanterie de mauvais goût les 2 jumeaux romains Romulus et Rémus, fondateurs de Rome. Le scherzo (pièce musicale telle un menuet dans une symphonie) italien avait fonctionné à merveille ! Plus tard, j'ai appris en Italie que Scherzo (prononcer Skerzo) signifie aussi Plaisanterie !

Photo prise en 2000 par Georgia Moll lors du baptême de ma femme et de notre mariage religieux

Fin septembre 1957, Ernest Van et moi, nous nous trouvions au lycée Lakanal de Sceaux, en classe de 4^{ème} B3 et nous commençons nos études dans une classe composée uniquement de garçons français où j'avais pris la première place en composition de rédaction française et de version latine. Au cœur de cet automne parisien de l'an 1957, les souvenirs de mon dernier été saigonnais de 1957 commencèrent alors à s'estomper peu à peu pour resurgir impérieusement en cette fin de printemps romain de l'an 2009, c'est à dire 52 ans après. En ces jours-ci de chaleur insolite, quelques cigales ont fait timidement leur apparition pour annoncer un futur été assez chantant et bien chaud. Quand ma fille Linda avait à peine 1 an, allant à la mer, à Ostia, j'ai réussi exceptionnellement à capturer avec mes propres mains une cigale que j'ai conservée depuis dans un petit flacon en plastique pour montrer à mes enfants comment était faite une cigale, car ici à Rome il m'a toujours été très difficile d'en capturer une, les cigales romaines étant plus malignes que leurs congénères vietnamiennes.



Depuis qu'ils étaient tout petits, je leur racontais souvent avec tant de nostalgie, mes journées passées avec mon ami Trần Văn Sở à aller à la chasse durant la canicule, à Hà Nội comme à Saigon, des grillons en versant de l'eau dans leurs petits tunnels ou bien des cigales en les capturant avec une longue canne dont l'extrémité était enduite de glu. Hélas, quand retourne chaque été à Rome, et que les cigales reprennent leurs mélodies dans ma périphérie nord-ouest de Rome, berçant mes siestes comme auparavant dans mon Viet-Nam natal et que je leur reparle de mes captivantes journées passées à aller capturer des cigales à Hà Nội comme à Saigon, mes enfants me disent régulièrement que je suis répétitif et même ennuyeux.

Ils prêtent une oreille bien distraite à mes langueurs nostalgiques vietnamiennes, me tonnent un « Ciao, Papa, t'es toujours le même ! » pour monter s'enfermer dans leurs chambres et se remettre à tripoter un ordinateur désormais maître de leurs destins, insensibles aux frissons de nostalgie d'un passé avec lequel ils n'ont rien à partager.

Don René Liên